Elle nous échappe

Elle sort de nous, des tréfonds de nous-mêmes, se projette et s'accroche ici ou là dans les alentours, nous regarde d'un drôle d'air, nous joue des tours, imprévisibles, et souvent réjouissants, ou au contraire méchamment à répétition et destructeurs.

Et elle échappe à nos essais de la saisir, de comprendre vraiment ce qu'il en est, de la circonvenir enfin par la pensée, une pensée pourtant armée de bien des approches théoriques, dont celles de nos psychanalyses, qui s'efforcent depuis belle lurette, depuis les origines, de la définir, de la maîtriser enfin.

Elle ? De qui, de quoi s'agit-il donc ? De quelle réalité parle-t-on ?

Je l'aborde ici au féminin, quand ce livre, dès son titre, en fait un masculin. C'est que la question des genres masculin et féminin ici se brouille. Chacun s'en débrouille tant bien que mal, au risque d'y perdre son latin. Et parler de la femme, de l'intériorité de la femme, n'arrange rien.

Freud évoquait à ce propos un « continent noir ». Un continent, certainement. Et même tout un monde, aussi surprenant qu'il est divers. Mais « noir » ? Nous faudra-t-il nous en méfier ? Reculer ?

Le jeune Freud, déjà fervent explorateur et archéologue, avait bien dû apprendre à garder ses distances devant la chose depuis sa rencontre *via* Breuer avec Anna O. Ce qui a donné lieu, de sa part, à la construction d'un « cas » qu'on dit aujourd'hui « princeps », mais ne lui a pas moins beaucoup appris, et sur elle, et sur lui. Même s'il lui aura fallu bien du temps, bien des décennies, pour fonder une pratique clinique qui évite un tant soit peu ce genre de chausse-trappes.

Jung aussi a bien dû apprendre à la connaître, cette réalité si proche, et si différente. Par expérience. Et à ses frais. Par ses rencontres avec Sabina – et quelques autres encore, dit-on. Il y a puisé quelques leçons, pour sa gouverne et pour la nôtre. Mais qui dira qu'à le suivre, nous savons aujourd'hui nous y retrouver beaucoup mieux que lui ?

Quant aux développements successifs de la psychanalyse dans ses différentes traditions jusqu'à nos jours, on ne peut pas dire qu'elle nous ait vraiment donné les moyens d'en savoir beaucoup plus, et de nous y reconnaître.

La Femme n'existe pas, enseigne-t-on depuis Lacan. Certes. Mais depuis Ulysse aux prises avec les sirènes, depuis Persée affrontant la Gorgone, ou Œdipe interrogé par la Sphinge, combien d'entre elle(s)

s'entendent pour nous charmer, nous enchanter et aussi nous tromper ? Autour de nous. Et de l'intérieur de nous-mêmes.

Mariette Mignet ne recule pas devant l'énigme, le défi à relever, le challenge. C'est qu'elle a pris ses précautions. Elle assure ses arrières pour mieux avancer. Elle déplie, déploie, multiplie ses points de vue. Elle sait recourir aux essais et travaux des sociologues et anthropologues – elle lit Bourdieu et Françoise Héritier –, à ceux des psychologues et des philosophes. Et avant tout à son expérience de psychanalyste et de thérapeute. Toujours à partir de la femme qu'elle est, bien sûr.

À propos du continent dont parlait Freud, on aime à répéter que s'il le dit « noir », c'est qu'on n'y voit goutte. C'est un peu simplet. Il se peut que cet adjectif soit à prendre plus au sérieux.

Suivons l'auteure de ce livre. Elle nous parle avec Jung d'hermaphrodite. D'androgynie primordiale. Et de bisexualité. Voilà qui a trait aux rapports et aux différences entre les sexes et les genres. Se mélangeraient-ils ? Se confondraient-ils ? Elle nous parle aussi d'indifférenciation. De matrice. D'origine. Et même d'originaire, ce qui est encore une autre affaire. Et d'archaïque. Ce qui, tout au contraire de se présenter comme concept plus ou moins abscons, demande qu'on mobilise à ce propos une attention très concrète, très concrètement sensorielle, et quasi matérielle.

Jusqu'où irons-nous de ce pas-là ? De quel « noir » s'agit-il ?

Il semble bien que Freud, après s'être longuement et heureusement promené dans les Dolomites avec sa très chère fille Anna, se soit sérieusement assombri sur ses vieux jours. Car depuis 1920, ce qui le préoccupe, c'est la mort. La sienne, bien sûr. Mais tout autant la pulsion de mort, son obstination à se répéter, et son mouvement de destruction et d'annihilation. De quoi ne pas être trop rassuré. Mais il faut suivre notre auteure, qui connaît bien son Freud, pour mieux avancer.

Jung, de son côté, après son affaire avec Sabina Spielrein, qui a vraiment mal tourné, et pour elle, et pour lui-même, s'est lancé dans des rencontres intérieures, parfois heureuses, presque idéales, parfois ambiguës, ou terrifiques, qu'il s'est engagé à affronter, à vivre, et qu'il a consignées, à la main, par l'écriture, le dessin et la peinture de son *Livre Rouge* [1]. Puis, de là, il a pris du recul et redécouvert, nous faisant découvrir, les avancées de nos très anciens chimistes, les alchimistes, qui, à leur manière, avec leurs moyens propres, ceux de leurs images et de leur vocabulaire, en sont venus, à propos des risques du noir, à parler de *nigredo*. Il ne s'agit pas pour eux d'y croire, évidemment. Comme on peut croire aux enfers et à la rédemption. La croyance n'est

1. À la demande de l'auteur, l'éditeur respecte dans la traduction française du titre la typographie allemande d'origine concernant les majuscules.

pas leur fort. Mais il s'agit de tentatives de vivre et de dire au mieux un temps, un moment, un passage, il est vrai non sans périls, dans une avancée en cours, un processus, qui fraye sa voie tant bien que mal, entre rencontres, embuches, errances et découvertes.

Mariette Mignet sait lire leur iconographie et leur littérature, regardant ces curieux chercheurs se chercher. Elle fréquente leurs attentes et leurs aventures à partir de sa pratique de clinicienne, une clinicienne qui a appris, et apprend à quelques autres, les vertus des formes et des images, des mises en scène et dramaturgies qui se présentent et se représentent pour dire ce qui, de nos jours aussi bien, nous occupe et nous hante en tentant de nous faire reconnaître des enjeux qui se trament bien en deçà de nous-mêmes.

De sorte que ce livre pose la question du temps. Ou plutôt celle de nos conceptions et pratiques du temps. Car la psychanalyste parle ici d'avancées, mais aussi de régression. Elle nous montre, nous fait savoir qu'il serait bien naïf de penser que les expériences et expressions d'autrefois seraient dépassées, décidément obsolètes. Une sorte d'éternité est bien de ce monde. Toujours là, nous dit-elle.

De l'inconscient, Freud disait qu'il était hors le temps. Une belle façon de nous remettre à l'heure. Et Jung à ce propos a repris la main. Parlé des temporalités différentes dans lesquelles nous vivons. Différentes, et volontiers simultanées. D'où l'exercice bien cadré, dans l'espace et dans le temps, de la psychanalyse qui, dans ses différentes orientations et perspectives, nous a appris à être bien là, et aussi à revenir à l'enfance, à porter notre attention vers les répétitions, les ouvertures qui se jouent tout notamment dans la relation de transfert.

Mariette Mignet, dans ce livre, revisite la question, la reconsidère et la renouvelle. Avec Jung, et après lui, elle nous parle de sa pratique clinique. Elle s'étonne de ce qui alors se produit. Elle se laisse surprendre par les étrangetés – les inquiétantes étrangetés, souvent – qui prennent forme et se transforment en particulier sur la scène des rêves.

Une scène, des scènes, parfois violentes, crues, presque insoutenables, où il peut être question de combats, de blessures, de dévoration, d'engloutissement. Ou de bonheur idéal à retrouver, ou retrouvé. C'est que l'inceste est au cœur de ce livre. L'attraction de l'inceste, à entendre, avec Jung, comme un essai de retour aux origines maternelles, matricielles, comme un ré-engloutissement dans une totalité perdue et censément heureuse, où se perdre, enfin. Ce livre s'organise entre la tension entre cette attraction, élémentaire, première, où le féminin puise une de ses dimensions majeures, et le besoin, la nécessité vitale de s'en départir.

Mariette Mignet montre dans ce livre comment cette union, ou plutôt réunion escomptée, projetée, et le détachement qui s'impose se retrouvent dans le mouvement, dans l'axe même de la pratique analytique, dans la relation de transfert, avec ses bonnes nouvelles et retrouvailles, ses illusions et désillusions, ses évolutions et réajustements, en même temps que se réactivent les centres vivants, complexes, où se sont noués jusqu'alors les affects et les représentations qui marquent une vie. Le corps et l'imaginaire ici se conjuguent pour que, pas à pas, on en arrive à s'y reconnaître.

Les rêves, ou plutôt l'attention portée aux rêves, leur approche, leur exploration scrupuleuse et l'univers des émotions et des figures qui s'y constellent, ouvrent des voies à l'expression, enfin, d'anciennes rencontres, d'attentes et de potentiels qui se frayent là une voie pour se donner une voix au chapitre.

Car, notre auteure le montre, il y a parfois plus de conscience dans le sommeil que dans nos états de veille. Une conscience certes en attente et en archipel – elle en parlera aussi à propos des jeunes enfants et de l'univers de certains schizophrènes – mais inchoative, en devenir, qui s'essaye, cherche ses moyens d'expression et les trouve précisément dans la mise en forme de ce qui se présentait d'abord comme un magma confus, informe, ou un obscur chaos réfractaire à toute espèce de différenciation.

Pour nous éclairer sur ce travail de reconnaissance par la mise en forme, Mariette Mignet reprend à son compte l'approche et l'usage d'une bonne part des principaux concepts proposés par Jung d'une étape à l'autre de son œuvre. Elle les reconsidère ici comme elle accompagne ses patients et au rythme de son travail de pensée.

On voit alors comment la vie des symboles, la vie symbolique, prend la relève d'un imaginaire dont on était le jouet. Car la vie symbolique, précisément parce qu'en partie elle nous échappe et tout en même temps nous regarde et nous interpelle, s'avère grosse de sens, de transformation et de devenir.

Il s'agit là d'une autre façon de penser, d'un « autre penser », écrit Mariette Mignet. Un penser qui sait tâtonner, se reprendre, se refaçonner et se relancer. Qui mobilise le sentiment et les sensations tout autant que l'intuition. Et ne se prive pas de défier ou de prendre à revers les savoirs en place, surtout quand ils veulent s'instituer. Car ce penser-là, qui cherche sa contenance et la renouvelle, nous engage à voir d'un autre œil nos acquis les mieux rodés et les plus partagés. Il s'avère créatif.

Une des dimensions essentielles de ce livre, c'est le devenir. En particulier, bien sûr, le devenir-conscient où le moi joue son rôle,

jusqu'à, parfois, tendre à reprendre la main. Et tout autant le devenir qui procède par transformations et retravaille ce qui, pendant un temps, pouvait bien être la meilleure expression possible des forces et des représentations qui jusqu'alors nous orientaient, mais aussi nous possédaient et nous assujettissaient obstinément. Les symboles qui s'élaborent chemin faisant, la vie symbolique, s'y emploient, pour autant qu'on leur prête une attention suffisamment interrogative, qu'on les sollicite et qu'on contribue à leur expression. Y compris par le travail théorique. Et toujours sur fond de dissociation qui menace. Et plus radicalement encore sur fond d'informe, indifférencié, toujours là, mais organiquement en devenir. Mariette Mignet nous le montre tout notamment quand elle retravaille la question cruciale des rapports entre le « moi » et le « Soi ». Et plus concrètement encore quand elle nous montre la perspective, les perspectives, qu'ouvre l'exercice de la « fonction transcendante » que, par référence aux mathématiques, Jung a lui-même mise en œuvre dans les années de formation de la voie qu'il a ouverte à la psychanalyse.

À la lire, on voit que le devenir nous vient de loin, mais reste, à l'évidence, une affaire en cours, actuelle, et en attente de son avenir. Et comment chacun de nous y est partie prenante. Car l'auteure de ce livre, cette psychanalyste et chercheuse qui sait travailler le passé, nous est évidemment contemporaine. La pensée qu'elle se forge nous regarde de près et regarde l'avenir qui se trame de nos jours.

Mariette Mignet est en effet bien consciente des changements et évolutions de tous ordres qui se sont opérés au cours des quatre ou cinq générations qui se sont écoulées depuis Freud et Jung. Sa pensée se nourrit des découvertes et problématiques élaborées depuis lors, aussi bien par les neuroscientifiques que par les philosophes qui nous sont les plus proches. Et la chose politique, ou plutôt les faits sociaux et politiques d'hier et d'aujourd'hui, sont dans son champ de réflexion et dans ses perspectives. Ce livre nous parle de responsabilité. Il a ses dimensions éthiques. Notamment, bien sûr, quand il s'agit du mauvais sort fait encore trop souvent aux femmes.

Voilà un livre tout au long animé par l'attention, l'engagement et l'expérience d'une femme exigeante, passionnée, rigoureuse et créative, qui nous fait partager une belle façon d'être psychanalyste.

Christian Gaillard, juillet 2018
Docteur en psychologie, psychanalyste
Ancien professeur de l'ENSBA, Paris